



Allocution du professeur Olivier Fatio

L'Académie de Genève urbi et orbi

Le 6 octobre 1559, quelques semaines après que Jean Calvin eut fondé l'Académie, le doyen Haller de Berne écrivait au réformateur zurichois, Heinrich Bullinger (OC 17, 659): "Les Genevois fondent une académie. Ce sera pour les leurs seulement. Car il est peu probable qu'avec la cherté des vivres qui règne là-bas et l'incertitude de la situation, cette académie soit fréquentée".

Ce pronostic peu encourageant s'explique sans doute par le fait que Genève était soupçonnée de s'être achalandée en professeurs à Lausanne, alors sous domination bernoise, pour lancer sa propre académie. 443 ans plus tard, la méfiance commence à peine à se résorber...

Trêve de plaisanteries. Haller s'est trompé, mais pour quelles raisons? Une première réponse se trouve dans le discours inaugural prononcé par Théodore de Bèze, notre premier recteur, qui était effectivement un ancien de Lausanne. Après avoir rappelé qu'il fallait une Académie pour former des pasteurs érudits et des citoyens éclairés, le bras droit de Calvin ajoutait que l'essor de l'Académie est indissociable du destin de Genève: "Dieu, dans sa bonté, a accordé à cette république ce privilège dont très peu ont joui avant elle, d'avoir une seule et même ville pour mère de son savoir et de sa foi".

Il énonçait le mythe mobilisateur de l'histoire genevoise: l'union entre travail scientifique, foi éclairée, mœurs vertueuses et institutions exemplaires. Il se battit pour sauvegarder l'Académie. En y attirant étudiants et savants, Scaliger, Casaubon, Hotman, il en fit la "pépinière du calvinisme", admirée ou détestée, en tous les cas connue à travers toute l'Europe. Cette vocation d'emblée internationale se mesure par l'origine des étudiants: pendant le 17^e siècle, les Genevois sont moins de 15 %, mais les Français 35%, les Suisses 23%, le reste venant d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas, de Pologne, du Danemark, de Bohême etc.

Dès lors se joue une subtile dialectique entre le rayonnement de Genève, Rome protestante, et la réputation scientifique de son Académie. On prête à la cité les qualités de son académie et à son académie l'éclat de la cité qui l'abrite.

A cet égard le 18^e siècle est emblématique: le siècle des Lumières fut pour la vie scientifique une époque de développement étonnant. Dans cette ville de 20'000 habitants, on relève 60 noms de savants dignes d'être cités, dont un tiers d'importance majeure. Mais, on le sait moins, presque aucun n'enseigna à l'Académie, laquelle demeura pendant tout le siècle en dessous du niveau scientifique local! Certes elle maintint sa réputation en théologie avec Jean-Alphonse Turretini qui, adaptant le calvinisme aux Lumières, était respecté par les plus grands de son temps. Mais elle n'offrit aux sciences expérimentales ni structures, ni programmes nécessaires à un développement réel. Pour un H.B. de Saussure, professeur à l'Académie, les plus illustres représentants de la science genevoise n'en firent pas partie, de Fatio de Duillier à Abraham Trembley, en passant par Charles Bonnet et le

docteur Tronchin. Mais qui le savait dans le vaste monde ? Partout on créditait Genève et son Académie de leur renommée. Le mythe poursuivait son oeuvre bienfaisante.

Qu'advint-il lorsqu'à la Restauration, Genève devint suisse? Pour favoriser la modernisation de l'Académie, des esprits éclairés reprirent le thème de la dimension culturelle internationale de Genève. Ainsi Pellegrino Rossi, professeur de droit, tout catholique et ancien carbonaro qu'il fût, soutenait que "si Genève a mérité un nom en Europe, elle le doit essentiellement à ses établissements d'instruction publique, à son amour de la science, à ses efforts pour la propagation des lumières, aux hommes qui l'ont illustrée par leur enseignement et par leurs travaux scientifiques". Le gouvernement devait donc donner à Genève un vaste établissement scientifique, proportionné aux exigences du temps, digne de la réputation de Genève.

De fait, on se borna à des aménagements institutionnels, importants certes, mais qui laissaient encore aux bons soins des savants patriciens et de leur bourse le renom de la science genevoise. Candolle fonda lui-même le jardin botanique; les de la Rive avaient à leur domicile l'un des plus beaux laboratoires de physique d'Europe. Tant et si bien que le mythe perdurait et qu'un Tocqueville pouvait écrire en 1842 à Auguste de la Rive qui, outre sa qualité de physicien réputé au-delà de la Versoix, était le chef du parti conservateur: "Je crains que votre révolution - celle de 1841 - ne nuise [...] au caractère éminemment littéraire et scientifique de votre cité; ce caractère qui la met à part dans le monde".

La révolution radicale de 1846 qui fit entrer Genève dans la modernité s'acharna sur l'Académie, bastion de l'aristocratie, épurant sans discernement des hommes comme Ernest Naville, de loin le meilleur philosophe que Genève ait compté au 19^e siècle, vénéré par l'Europe entière. Pourtant, tout en plaçant l'Académie sous la coupe du DIP, le nouveau régime se montra aussi soucieux que l'ancien de maintenir le renom de la cité à travers le prestige de sa science. James Fazy estimait que Genève devait toujours être en avance sur les autres.

La ville s'agrandît, devint dès 1860 un centre international avec la Croix Rouge et les congrès de l'Internationale des travailleurs. Les besoins technologiques, médicaux et sociaux relancèrent une Académie qui végétait, faute d'atouts scientifiques. Deux hommes la sortirent de ce mauvais pas: Carl Vogt, le zoologiste, homme de gauche, darwinien militant, savant de renommée internationale et Pictet de la Rive, paléontologue, conservateur, anti-darwinien modéré, non moins réputé à l'étranger. Ils étaient tous deux partisans d'un savoir positif dégagé des systèmes philosophiques, démarche méthodologique acceptée par la tradition protestante libérale encore vigoureuse à l'Académie. L'université issue de leurs efforts sera fruit d'une combinaison ingénieuse de tradition séculaire, de confiance en l'avenir et d'aptitude politique à saisir les circonstances favorables.

Dotée d'une faculté de médecine, l'Académie transformée en université dès 1874, retrouva peu à peu son audience internationale. Chacun convenait que la supériorité de ses productions scientifiques et intellectuelles était pour Genève le seul domaine où elle pût rivaliser avec les grandes nations.

Or sur le plan strictement académique, le niveau d'une université se mesure au nombre d'étrangers qu'elle attire. "La science est plus qu'internationale, elle est cosmopolite de sa nature, disait Vogt. Elle fuit dès qu'on essaie de la comprimer dans des limites nationales ou politiques. Par conséquent le professeur est pour ainsi dire constamment aux enchères, on se dispute les célébrités qui attirent les étudiants et celui qui offre le plus d'avantages les attachera à son institution".

La proportion d'étudiants étrangers fut considérée comme le meilleur baromètre du rayonnement de l'Université. Il y avait eu dans les années 1830, l'arrivée de Grecs attirés par l'intérêt de l'élite genevoise pour leur cause nationale. Il y avait toujours les étudiants en théologie français, attirés sans doute davantage par la bourse qui leur était servie que par les cours des professeurs!

Etat et Université engagèrent une stratégie de promotion, misant sur une clientèle allemande, anglaise et américaine. Or, ce furent par centaines des étudiants issus de l'empire tsariste qui affluèrent! Ils étaient près de 800 en 1908. Davantage que le prestige de Genève, c'est la présence dans la ville de mouvements révolutionnaires organisés et autorisés qui les attiraient. Ce serait trop dire que ces "orientaux", comme on les appelait, s'assimilèrent: les barbes et longs cheveux des étudiants, le monocle des étudiantes coiffées à la garçonne passaient mal dans la population et les milieux bourgeois, qui se piquaient de culture, masquaient leur xénophobie par des clichés sur la race slave. Mais contre ces attaques, les autorités universitaires maintinrent une politique libérale.

Chaïm Weizmann, brièvement privat docent de chimie à Genève, évoque ces milliers d'étudiants juifs russes qui, dans une sorte de ruée vers l'instruction, voyaient en Genève un carrefour des forces du changement où les attiraient la présence et l'autorité de révolutionnaires auréolés du prestige de l'exil sibérien. C'est une de ces étudiantes qui devint la première femme professeur à Genève: Lina Stern fut nommée en 1918 professeur de chimie physiologique.

Genève continua à miser sur la clientèle étrangère en créant des cours de vacances, le séminaire de français moderne, l'enseignement de droit allemand, plus tard l'Ecole d'interprètes. Les résultats furent tangibles: en 1910, 81% des étudiants étaient d'origine étrangère. Ils étaient encore 57% en 1960.

Mais ne nous laissons pas abuser par les chiffres. On peut avoir une belle fréquentation étrangère, cela ne nous met pas à l'abri d'une certaine cécité pour autant. A l'époque même où les forces politiques se félicitaient du rayonnement retrouvé de Genève, en 1912, à l'occasion d'un référendum contre un projet de réforme de la loi universitaire lancé par le Sénat de l'Université, le parti alors majoritaire défendit la nouvelle loi en ironisant sur le cours du professeur de Saussure fréquenté par 2 ou 3 étudiants. Or, nous le savons, le cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure est la seule contribution, avec peut-être les travaux de Jean Piaget, que l'Université de Genève aura donnée au savoir universel pendant le 20e siècle. Le discernement de ce qui fait la valeur internationale d'une université est malaisé.

Et puis vint 1919. Wilson, habité par la tradition protestante, fit pencher la balance en faveur de Genève comme siège de la SDN, plaçant la cité dans une situation paradoxale. Au moment où elle était projetée à nouveau sur le devant de la scène et devait mettre son capital intellectuel au service d'un "esprit de Genève" censé

incarner une humanité réconciliée, elle se rétrécissait aux dimensions d'une enclave, peinant à maîtriser ses problèmes internes et à trouver pour son université des moyens dignes de cette nouvelle donne.

Les fonds privés, au début tout au moins, suppléèrent les finances publiques défaillantes et permirent la création en 1927 d'IUHEI dont le lustre bénéficia à l'ensemble du monde universitaire genevois. Rappard, son fondateur, deux fois recteur, défendit dans son discours du Dies de 1936 l'université libérale. Contre la fascination des idéologies, il affirme la libre recherche de la vérité, le pluralisme des opinions, principe d'autant plus nécessaire qu'une grande partie des activités universitaires porte sur des objets qui, sans être inconnaissables du point de vue de la rationalité, n'en fournissent pas moins des résultats qui peuvent rarement prétendre à l'assentiment unanime. Paroles fortes qui apparaissent comme le fondement de la vocation internationale de la cité et de l'Académie au 20^e siècle.

Il faut rappeler le nom des institutions qui, dans la foulée, élirent domicile à Genève. Cela va de l'Institut Rousseau en 1929, transformé par Piaget en FPSE, à l'Institut oecuménique de Bossey en passant par l'installation du CERN et de tant d'autres programmes de sciences naturelles ou morales. Tout ceci est connu. Nous en avons été les témoins voire les acteurs.

Et maintenant? Olivier Reverdin a écrit: "Le renom de Genève n'est lié ni au théâtre de Neuve, ni à l'aérodrome de Cointrin, ni à la patinoire des Vernets, ni au jet d'eau de la rade, mais bien à l'oeuvre de quinze générations de théologiens, de penseurs, de savants qui ont fait d'elle un foyer de vie intellectuelle et spirituelle. Si la flamme intérieure venait à s'éteindre, il ne subsisterait qu'une ville sans âme, de 200'000 habitants, comme il en existe des centaines dans le monde".

Jusqu'à quand l'Université pourra-t-elle non seulement rendre à la communauté qui la fait vivre les services que cette dernière attend, mais continuer à remplir une mission intellectuelle qui dépasse les limites de cette communauté. La question ne se pose pas qu'à l'Université, mais à Genève elle-même. Si son histoire a dépassé la chronique locale, elle le doit à la ténacité avec laquelle, dès le 16^e siècle, elle s'est donné les ressources humaines et spirituelles qui lui permirent de s'affirmer sur la scène mondiale.

Genève a-t-elle encore une histoire? L'Université peut elle encore offrir quoique ce soit qui la distingue des milliers d'établissements analogues qui répondent aux besoins croissants des sociétés en matière de recherche et de formation?

L'histoire ne saurait nous écraser. J'ai essayé de le rappeler, elle est moins exemplaire que le prétend la vulgate. Mais si notre vocation internationale et notre prestige scientifique ont connu des éclipses, ils ont également connu des périodes fastes que rien ne nous interdit de prolonger ou renouveler. Le théologien sait que cela dépend de la Providence, mais il sait aussi que cette dernière n'agit pas sans le concours de bonnes têtes et de bras vigoureux. Les unes et les autres ne sont-elles pas dans cette Université?

Nota bene: cet exposé tire nombre de renseignements des ouvrages de Charles Borgeaud et Marco Marcacci sur l'histoire de l'Université de Genève.